

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

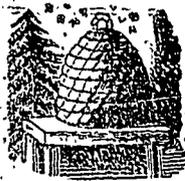
- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



SOMMAIRE.—*Apperçu historique sur l'Industrie humaine, (continuation)*—*L'Ours.*—*La grange.*—*Pensées.*—*Ne pleure plus.*—*La Théologie.*—*Industrie et Commerce de la Russie.*—*Anecdotes.*

APPERÇU HISTORIQUE SUR L'INDUSTRIE HUMAINE.

Quatrième époque, depuis l'ère vulgaire jusques au 16^e siècle.

De pieux cénobites, dispensés par leur état du service militaire, défrichèrent des terrains incultes, recueillirent quelques anciens manuscrits de la Grèce et de Rome, tristes restes échappés à la fureur des Goths et des Vandales, et nous mirent à portée par-là de reconnaître à la piste les traces de quelques inventions et découvertes anciennes presque perdues par le genre humain ; mais l'Europe ravagée, bouleversée, resta sauvage et livrée tout à tout au despotisme, et à l'anarchie jusqu'au 16^e siècle. Aussi existe-t-il une lacune de près de 10 siècles dans l'histoire de l'industrie. Dans ce long espace de temps, les peuples plongés dans une espèce d'abrutissement, alternativement vainqueurs ou vaincus, ne connaissaient que l'empire de la force ou le joug de la servitude. L'espèce humaine, pour ainsi dire dégradée de son ancienne splendeur, végétait malheureusement sans arts, sans industrie, sans émulation.—Cependant au milieu des ténèbres de l'ignorance, on voyait de temps à autre briller quelques traits de lumière. Le temple de Sainte-Sophie à Constantinople, prouve qu'il existait encore alors un certain goût pour l'architecture.—Chrysès par des digues, mit la ville de Dara, en Perse, à l'abri des flux et reflux de l'Eurippe.—Galien fut, après Hippocrate, l'auteur le plus célèbre parmi les médecins.—Le système de Claude Ptolémée, quoiqu'abandonné aujourd'hui, était pour le temps où il vivait, un effort de l'esprit humain, et fait époque dans l'histoire de l'astronomie.—Plotin, natif de l'Egypte, vint à Rome donner des leçons de philosophie, et se signala par son érudition.—Diophante inventa l'algèbre.—Proclus, mathématicien, incendia, comme un autre Archimède, par le moyen de miroirs ardents, les vaisseaux de Vitalien, qui faisait le siège de Constantinople.—Calinique, ingénieur d'Héliopolis, en Syrie, fut l'inventeur du feu grégeois; invention perdue depuis, mais, pour le malheur de l'humanité, remplacée par l'usage de la poudre à canon.—Au milieu des guerres civiles et étrangères, on vit s'élever, tant en France qu'en divers lieux de la chrétienté, une multitude d'églises d'architecture gothique, dont quelques-unes, par leur élégante élévation, font encore l'admiration des connaisseurs.—Le moine

Gerbert, devenu pape sous le nom de Sylvestre II, apporta en France les *chiffres arabes* ou *indiens*, que les Sarazins lui avaient fait connaître, et construit la première *horloge à roue*.—Parmi les Sarazins il se trouve quelques noms célèbres en *médecine*, tels qu'Isaac (du 7^e siècle), Rhazès, Avicenne, Mésué, Alhazen, auteur arabe, a composé sept livres d'*optique*, estimables pour son temps.—Guy d'Arezzo, moine bénédictin, inventa la *musique* à plusieurs parties, les lignes, la gamme et les sept notes de musique *ut, re, mi, fa, sol, la, si*.—Le secret de la *peinture sur verre*, commença à décorer les vitraux des églises, et l'invention des *orgues* en fit retentir les voûtes.—La découverte de la *boussole* paraît être antérieure de quelques années à Flavio Gioja (1).—L'usage des *moulins à vent* nous vint des Orientaux, après les croisades.—Les noms de Geber, de Roger Bacon, d'Arnaud de Villeneuve, sont encore en vénération parmi les *chimistes*. L'invention des *besicles* ou *lunettes* est due à Alexandre Spina, dominicain de Pise, et à Salvino degli Armati, Florentin.—Sous Charles V, l'*horlogerie* avait déjà pris naissance.—Sous Charles VI, on connaissait la *gravure en bois* qui fut suivie de près de l'invention des *cartes à jouer*.—Le Dante, Pétrarque, Boccace, Ambroise Calepin, Pic de la Mirandole, sont des noms chers à la république des *lettres*.—Erasme se rendit si recommandable par ses ouvrages et ses lumières, que la ville de Rotterdam lui fit ériger une statue de bronze.—Sous le pontificat de Léon X, des talens de tout genre brillaient alors en Italie, et se communiquèrent bientôt en France où le roi François Ier les attira et les fit éclore par la faveur et la protection qu'il leur accorda. L'histoire nous apprend que par les conseils et à la persuasion de Guillaume Budé, ce monarque commença par *fonder des chaires* à Paris pour la profession des lettres.—C'est à l'Université qu'est due l'invention des *postes* en France.—De Berquen, natif de Bruges, découvrit l'art de *tailler le diamant*. La fin de cette époque est encore célèbre par quatre découvertes des plus importantes : la première, est celle du *papier de lin* ; la seconde, celle de la *poudre à canon*, d'un usage très-meurtrier dans la guerre ; (les uns l'attribuent à Roger Bacon, cordelier anglais, d'autres à Bertold Schwartz, moine allemand) ; la troisième est celle l'*imprimerie*, due à Guttemberg de la ville de Mayence ; la quatrième est de celle des îles Lucayes, par Christophe-Colomb, et du continent de l'*Amérique*, par Améric Vespuce, qui eut la gloire de donner son nom au monde nouvellement découvert.—Voilà ce que l'industrie humaine nous offre de plus remarquable dans ces quinze siècles d'ignorance, de préjugés, de barbarie et de superstitions : Mais de ces produits industriels, les uns ne sont que l'imitation ou la restauration de procédés perdus et retrouvés ; les autres, d'invention vraiment nouvelle, ne peuvent être regardés que comme les premiers rudimens à peine ébauchés, de découvertes qui, par la suite, ont reçu plus d'étendue, plus de perfection. On peut dire de cette quatrième époque, qu'elle est à la suivante ce qu'étaient les premiers âges de la Grèce et de Rome, aux beaux siècles qui leur ont succédé.

(1) M. Courty de Gebelin, dans son *Essai d'Histoire Orientale*, fait remonter l'invention de la boussole au temps d'Aristote. (Voyez le *Monde primitif*, t. VIII, p. 54).

L'OURS.

Il y a plusieurs especes d'ours : l'ours brun d'Europe et l'ours noir d'Amérique, qui ont à peu près les mêmes mœurs et la même taille, et qui sont les plus communs et les mieux connus ; l'ours blanc de mer, qui est généralement plus gros que les précédens, qui est assez craintif lorsqu'il n'est pas affamé ; qui nage, plonge et pêche fort adroitement les poissons de toute taille, vient à bout des phoques, happe les oiseaux pêcheurs quand il peut, et s'embarque sans difficultés sur une glace flottante, insouciant comme un artiste, pour voyager sur la haute mer. Il est peu de gens qui n'en aient vu dans les ménageries portatives, enfermés dans une cage ; ce pauvre animal, qui aime tant le grand air, semble dans sa prison, au mouvement continuel de sa tête et de son cou, qu'il secoue d'une façon toute mélancolique, comme s'il voulait dire : " Il n'y a plus de bonheur pour moi sur la terre. "—On distingue aussi un ours gris, qui paraît jouer dans la famille oursine le rôle de nos géans. Sa longueur est d'au moins huit pieds ; il est féroce, et se défait facilement d'un bison. C'est un des animaux les plus redoutés du nord de l'Amérique ; il inspire la plus grande terreur aux sauvages. On a consigné l'histoire d'un ours de cette espèce, qui, blessé à la fois par les coups de fusil de six chasseurs, les poursuivit néanmoins vers une rivière, qui, après avoir essuyé de nouveau le feu de quatre d'entre eux, ne cessa de leur donner la chasse, et les forçant de se précipiter dans l'eau du sommet d'un escarpement de vingt pieds de hauteur, s'élança après eux, et s'apprêtait à faire un mauvais parti au plus trainard des quatre nageurs, si un de ceux qui étaient restés sur la rive ne lui eût traversé la tête d'un dernier coup de feu.— Mais, comme il a été dit plus haut, les ours les plus répandus, sont l'ours brun d'Europe et l'ours noir d'Amérique. Celui qu'on chasse dans le Canada jouit d'une réputation assez avantageuse auprès des perruquiers, qui composent avec sa graisse une pommade estimée pour faire croître les cheveux : leur fourrure tient un rang distingué parmi les fourrures grossières. Les pieds d'ours constituent une friandise qui figure avec honneur sur les tables dans les pays septentrionaux. Les Tartares se régalaient en mêlant du miel avec la graisse crue qu'ils retirent de cet animal ; et dans le nord de l'Amérique, les habitans emploient à des usages domestiques l'huile et le saindoux qu'ils obtiennent dans leurs échanges avec les naturels.—La nourriture de l'ours est très variée, ce qui peut faire supposer chez lui une prédisposition naturelle à la civilisation ; ainsi, il mange des racines, des fruits, des framboises, des châtaignes, et surtout le miel, qui l'affrlande si terriblement qu'il croque même les abeilles ; il mange aussi des fourmis.—L'ours habite les hautes montagnes, mais c'est dans le nord surtout qu'on le rencontre à l'état le plus sauvage ; là, il s'attaque volontiers à l'homme, et dévore un Islandais très promptement. Dans ces pays sa force est prodigieuse, bien qu'inférieure à celle de l'ours gris. Il peut marcher à l'aise sur ses pieds de derrière en portant de pesans fardeaux dans ses pattes de devant. On en a vu un qui traversait ainsi un arbre formant un pont sur un torrent, et qui tenait un jeune cheval mort entre ses bras.—L'ours dans sa manière de combattre a quelques rapports avec la nôtre. Il se dresse sur ses pieds de derrière et assène des coups de poing, des gourmades d'importance, ne se servant presque jamais

de ses dents ; il paraît même certain que lorsqu'il est poussé à bout, il s'accule contre un rocher, et tient le chasseur en respect à l'aide de pierres qu'il lui lance avec raideur. — L'ours, quand il est pris jeune, est susceptible de recevoir une éducation assez brillante. Qui n'a pas vu la danse de l'ours ? En Lithuanie, à Smorgonié, il y a même une sorte d'académie où ce docile quadrupède, enlevé tout mal léché à ses montagnes, reçoit les leçons des meilleurs instituteurs. On doit lui avoir d'autant meilleur gré de cette complaisance, qu'il se plaît dans la solitude, et apprécie les lieux farouches. Le spleen paraît être son état habituel ; car, pendant une partie de l'hiver, il se blottit sans provisions dans une caverne, où il partage son temps entre le plaisir de dormir et celui de lécher ses pieds, surtout la plante de ceux de devant, ce qui est assez original. On voit qu'il fait carême ; mais il ne résisterait pas à un jeûne rigoureux, s'il n'avait pris la précaution de s'engraisser solidement dans l'arrière-saison ; cette graisse lui suffit dans les temps de froidure et de repos. Après le carnaval vient la pénitence, voilà qui est fort juste.

—00000000—

LA SEMAINE.

25 Janvier.— Jour anniversaire de la naissance de Joseph-Louis, comte Lagrange, l'un des plus grands géomètres de notre époque, qui naquit à Turin en 1736, d'une famille d'origine française. Des malheurs ayant détruit la fortune de sa famille, le jeune Lagrange, qui faisait des études au Collège de la ville, où il était né, sentit, de très-bonne heure, la nécessité de se créer par son travail, une existence indépendante. Il devint professeur de mathématiques aux écoles d'artillerie de Turin, et dès l'âge de 17 ans, entra en correspondance avec le célèbre Euler et plusieurs autres savans de l'Europe. Il se fit bientôt connaître dans le monde savant par des découvertes d'une grande importance, et résolut d'abord le fameux problème des *maximis et minimis* des formules intégrales indéfinies. Fort jeune encore, il inventa une nouvelle branche de mathématiques, le calcul des variations, dont sa première découverte lui avait donné la clef. De concert avec le médecin Cigna et le chevalier depuis Marquis de Saluces, il fonda l'Académie de Turin. Parmi la multitude d'objets nouveaux dont il enrichit la science, on doit particulièrement remarquer ses recherches sur la propagation du son. Il dit : 1o. que la vitesse du son ne dépend aucunement de la vitesse ou de la force de l'ébranlement imprimé à l'air ; 2o. que le son se propage également de tous les côtés du corps qui le produit ; 3o. que la vitesse est la même dans toute l'étendue de la fibre élastique ; 4o. que cette vitesse ne dépend point de la longueur de cette fibre, c'est-à-dire, que le son se transmet avec la même vitesse dans un air libre que dans celui qui est renfermé. Lagrange remporta en 1764 le prix proposé par l'Académie des Sciences de Paris, sur la libration de la lune. C'est dans ce problème difficile qu'il détermina l'inclinaison de l'équateur lunaire sur l'écliptique. C'est à ces savantes recherches qu'il dut la première conception de sa célèbre *Mécanique analytique*, ouvrage dans lequel toutes les grandes questions sur l'équilibre des corps et des fluides, et sur leurs mouvemens, sont réduites à des formules savantes, qu'il ne s'agit plus que d'intégrer, et qui prouvent, par conséquent, que c'est

de la perfection du calcul intégral que doivent dépendre à l'avenir toute la perfection de la mécanique.—En 1766, Lagrange eut la gloire de remporter le prix proposé par l'Académie des Sciences sur les mouvemens des Satellites de Jupiter. Une question non moins digne des efforts de ce grand géomètre, est celle qui concerne la détermination des mouvemens Séculaires. On entend par-là ces dérangemens qu'éprouvent, à des époques très éloignées, les planètes dans leurs cours, et qui ne se manifestent à nous, qu'après une longue suite d'observations. Nous ne suivrons pas davantage Lagrange dans cette sublime carrière, où embrassant de ses regards l'univers et les siècles futurs, il pénétra les mystères qu'il n'appartenait qu'à l'Être suprême de dévoiler. Nous nous bornerons à dire que son vaste génie répandit la lumière sur toutes les parties des mathématiques, et que l'algèbre même a changé de face depuis que dans les élémens de cette science on a introduit une foule de théories dues à son invention. A la demande de Frédéric-le-Grand, il passa à Berlin, et devint directeur de l'Académie de cette ville. Il s'y maria avec une de ses parentes qu'il avait fait venir du Turin, et qu'il eut le malheur de perdre quelques années après à la suite d'une longue maladie. Profondément affligé de cette perte, et bientôt de la mort de Frédéric, il résolut de se fixer en France, où l'entraînait son penchant secret. A son arrivée dans ce pays, en 1787, il reçut une pension de 6,000 francs et fut logé au Louvre. En 1788, il mit au jour sa *Mécanique Analytique*. Lagrange abandonna, par dégoût, quelque temps les mathématiques, et s'occupa des *Religions*, de la théorie de la *musique ancienne*, de la théorie des *Langues* et de la *Médecine*. A la formation de l'école Normale en France, il fut appelé à y remplir les fonctions de professeur. Il fut aussi également appelé à professer à l'école polytechnique lors de sa création. On l'a vu, dominé par ses idées, quitter subitement le tableau des démonstrations, et aller se placer parmi les auditeurs, ne s'apercevant pas que les élèves et les professeurs attendaient, dans un respectueux silence, qu'il fut sorti de ses sublimes rêveries.—Une chose bien digne de remarque, c'est que ce savant illustre qui avait approfondi toutes les parties d'une science aussi vaste que les mathématiques, et qui possédait une foule d'autres connaissances, n'était cependant doué que d'une très faible mémoire. Celle des mots surtout lui manquait entièrement; c'est peut-être pour cette raison que dans ses études, il s'attachait toujours à un auteur favori. A la création de l'institut national, il fut le premier inscrit pour faire partie de ce corps, ainsi que du bureau de longéité que l'on venait de créer. Napoléon eut toujours pour Lagrange la plus profonde admiration. Il le combla de faveurs et le nomma successivement membre du Sénat, grand-officier de la Légion d'honneur, comte de l'empire, grand-croix de l'ordre de la Réunion &c. Épuisé par ses longs travaux, plus encore qu'accablé par les années, Lagrange succomba à une maladie de quelques jours le 10 Avril 1813, dans la 75^{me} année de son âge.

—000000000—
RENSE'ES.

Il y a des pertes irréparables pour l'homme; il n'y en a pas pour la société. Le temps manque à l'un, et non à l'autre. BONALD.

NE PLEURE PLUS.

A MA SŒUR SUR LA MORT D'UNE PETITE FILLE.
Qui es in caelis.

Sois confiante en Dieu, car la vie est amère ;
 Dieu condamnant aux pleurs ta jeune âme de mère,
 N'a pas voulu punir ;
 Il est élement et doux à celui qui l'implore,
 Et, s'il n'a pas permis à la rose d'éclorre,
 C'est qu'il sait l'avenir.

Sous un soleil brûlant qui dessèche et qui fane,
 Peut-être le destin, de son baiser profane,
 La menaçait de loin ;
 Mais Dieu, de son front pur écartant l'annathème,
 Pour qu'elle devint belle, a prétendu lui-même
 Et seul en prendre soin.

Pourquoi donc t'affliger et pleurer son absence ?
 Au ciel, où va murir son parfum d'innocence,
 Tu la retrouveras ;
 La mort, d'une autre vie est-elle pas l'aurore ?
 NE PLEURE PLUS : un jour tu la verras encore
 T'ouvrir ses petits bras.

Déposillant par la mort l'enveloppe de fange,
 L'enfant aux divins chœurs s'est mêlée, et jeuno
 [ange,

N'ayant plus rien d'impur,
 Une éternelle paix de bonheur l'environne,
 Et Dieu lui fit là-haut une belle couronne ;
 Et deux ailes d'azur.

Elle est heureuse au moins (et je lui porte envie !)
 De s'envoler ainsi, d'échapper à la vie,
 Où le malheur est roi :
 Et que dans ton chagrin ce penser te récréé,
 Car il est dans les cieux auprès du Dieu qui crée,
 L'ange venu de toi.

Près du trône éblouissant, d'où la majesté sainte
 D'amour et d'harmonie emplit la vaste enceinte,
 Mains jointes, à genoux,
 Et tournant quelquefois son regard en arrière,
 Cet ange, en murmurant sa fervente prière,
 A souvenir de nous ;

De nous, de toi surtout, et c'est pour toi qu'il prie,
 Puis, il se dit tout bas, en cette autre patrie
 Où Dieu l'a transporté,
 Qu'après avoir souffert sur terre avec courage,
 Sa mère doit un jour être admise au partage
 De sa félicité.

Et quand de cette vie, hélas ! si tourmentée,
 Ta pauvre âme, victime au sort fatal jetée,
 Aura bu tout le fiel,
 Quand la mort dans ses bras te prendra faible et
 [lasse,
 L'ange-enfant descendra, pour te montrer la place
 Qui t'est gardée au ciel !

LÉON BUQUET.

—00000000—

DE LA THEOLOGIE. (à continuer du No .6)

Devant bientôt se convaincre que les malheurs du monde attestent l'absence ou le mépris de la vérité révélée, comme son culte fidèle assure la *paix aux nations de bonne volonté*, comment aura-t-il le droit d'arriver à cette importante et démonstrative conclusion, s'il n'a jamais assisté spectateur attentif, aux origines des peuples, à leurs révolutions, à leurs successions continues ; s'il n'a enregistré leurs erreurs, leurs vices et quelque fois leurs vertus ? Il faut de toute nécessité posséder l'ensemble de l'énigme, pour en saisir l'explication ; et notre foi, qui n'est elle même qu'un grand *fait*, un fait qui embrasse tous les temps, depuis le premier jour du monde jusqu'au dernier, demande pardessus tout, la science des faits, pour quiconque veut avoir le droit de l'apprécier, soit dans ses motifs, soit dans ses symboles. Autrement qu'arrivera-t-il ? On se trouvera arrêté à chaque pas. Découvrant tous les jours des vues nouvelles et incomplètes, l'œil fatigué devra suspendre son jugement appréciateur, jusqu'à plus ample informé, et au lieu de classer ses découvertes à mesure qu'on a le bonheur de les faire, il faudra dépendre sans cesse de la connaissance tardive de tel autre fait, que nul, excepté nous, ne s'était avisé d'ignorer. La science de l'histoire et de ses diverses phases, est donc absolument nécessaire au théologien, pour rallier ses recherches, autrement la théologie sera pour lui, semblable à ces obscurs labyrintes, qu'on parcourt cent fois, sans les connaître parce que le flambeau dont on s'éclaire, n'en enlève jamais aux ténèbres qu'une partie à la fois.—Versé dans l'histoire de l'humanité, le Théologien doit l'être également dans la Philosophie. Aussi long-temps que la science des vérités, si improprement nommées *naturelles*, demeurera séparée de celle qui renferme les vérités qu'on appelle *surnaturelles*, il devra s'être exercé vigoureusement dans

Parène de la philosophie, avant de se présenter à l'école de la sagesse divine. Il faut d'ailleurs qu'il ait la notion du vrai, et qu'avant de l'abstraire, il l'ait saisie vivante, dans les rapports de Dieu et de la Créature. Il faut qu'il ait étudié les phénomènes psychologiques, qu'il les ait appréciés à leur valeur ; qu'il ait médité le mystère de la parole, puis sonde sa propre raison, et reconnu, en remontant à son principe, comment elle est de Dieu, sans être Dieu même. Il faut qu'il ait plongé profondément dans les abîmes de l'Ontologie, sublime répertoire où l'intelligence apprend tout ce qu'elle peut avoir, en apprenant ce que c'est que l'Être ; l'Ontologie, gouffre de la raison finie, vision la plus complète de notre néant, mais où Dieu se manifeste à chaque pas, comme le premier et le dernier terme. (*A continuer.*) *Extrait de la Tribune Chatolique.*

—00000000—

DE L'ÉTAT DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE EN RUSSIE.

Le Journal du commerce de St. Petersburg contient le rapport qui suit, sur l'état du commerce de l'empire, en 1832. L'exportation des produits de la Russie, excède l'importation, de 35 millions de roubles*. Les revenus de la Douane dépassent ceux de l'année précédente de treize millions. 149 manufactures nouvelles ont été établies en 1832, et le nombre des artisans qui travaillent dans les manufactures a subi une augmentation de 10,475.— En 1832, il y avait dans l'empire, 5599 manufactures où travaillaient 284,358 artisans. On a transporté dans la partie méridionale de la Sibirie, une belle espèce d'animal qui donne de la laine. On a fait de grands travaux à St. Petersburg, à Moscow, et à Smolensk pour y établir de nouvelles fabriques de drap. Les opérations de la compagnie russe de l'Amérique ont rapporté dans les années 1830 et 1831, un dividende de 120 roubles pour chaque action.—Le *Monthly Magazine*, passe en revue toutes les améliorations de la Russie dans un excellent article, d'où nous tirons l'extrait suivant. Après avoir parlé des avantages que le Gouvernement attendait de l'établissement des colonies militaires, qui selon le comte Ozerouski, devraient donner à l'empire dans l'espace de dix ans, une armée nationale de 6 millions de soldats, l'écrivain anglais entame la question des ressources pécuniaires de cette nation. C'est une question sur laquelle les politiques européens devraient réfléchir sérieusement.— On se trompe généralement en prenant pour base de ces calculs la situation dans laquelle se trouvait la Russie il y a un demi-siècle, et en ne considérant pas assez les progrès que le commerce et l'industrie ont fait depuis, dans ce pays. L'on verra qu'ils sont grands, si l'on se donne la peine d'examiner le tableau d'exportation dans tout l'empire ; en 1780, l'exportation n'était que de 18,720,000 roubles d'argent, et en 1827, elle était de 254,770,428.—Le nombre des manufactures a augmenté dans la même proportion. L'on sait que la Russie, qui en 1788 tirait de l'Angleterre tous ses lainages en fabrique aujourd'hui assez pour sa consommation.—Les manufactures ont produit en 1824,—117,625,735 roubles, tandis que l'exportation qui, suivant un tableau officiel, avait été quatre ans auparavant de 58 millions de roubles, était de 84 millions en 1824.—Depuis cette

* Le rouble est de 3 schelings 10 deniers courant.

époque la Russie a acquis une nouvelle source de richesse, dans les mines d'or et de diamant qui ont été découvertes dans les monts Ourals. Jusqu'en 1821, on n'avait découvert que deux mines dans toute l'étendue de l'empire, mais la découverte des grandes mines des Ourals, dans lesquelles on a trouvé un morceau d'or qui pesait seul 25 livres, a donné à la Russie un nouveau surcroît de richesses. Depuis 1824 jusqu'à 1827, on a ramassé dans ces mines, qui sont au nombre de quinze, une quantité d'or, évaluée à 2,500,000 de livres sterling, quantité plus considérable qu'on ait jamais obtenu, en si peu d'années dans les mines les plus abondantes de l'Amérique du Sud.—La découverte des mines de diamant est plus récente. En remarquant l'analogie qu'il y avait entre la formation des monts Ourals et les montagnes de Serra-fria, au Brésil, où l'on trouve des diamants, M. de Humbolt pensa que les chaînes des monts Ourals devaient aussi renfermer de ces minéraux précieux.—Le Gouvernement russe envoya, sur cette conjecture, une commission de savans, pour s'assurer si l'assertion de M. de Humbolt était vraie. Ils trouvèrent en effet, dans les monts Ourals des diamants aussi brillants, et l'eau aussi pure que dans le Brésil.—La Russie n'ignore pas la nécessité où elle se trouve de s'étendre au Sud et à l'Est. Elle est déjà maîtresse de toute la navigation des mers noire et caspienne. Deux des plus grandes rivières navigables de l'empire se déchargent dans la mer noire et y portent les productions d'un pays immense, et si fertile qu'il ne consomme qu'un dixième de ses produits. Quelques notes statistiques suffisent pour donner une idée de l'abondance qui y règnent. Dans l'espace de dix ans seulement la population d'Odessa qui était de cinq mille âmes, s'est accrue jusqu'à trente-cinq mille. Il y a à Odessa, des théâtres français, grecs, et italiens, des écoles de droit, de navigation et de commerce, et enfin on y trouve toutes les institutions des pays les plus civilisés.

—000000—

ANECDOTE.

UN chimiste citait à tout moment Paracelse dans les ouvrages duquel il disait avoir trouvé le secret de faire un enfant sans le secours d'une femme. A ce discours, les femmes qui l'écoutaient dirent que c'était diabolique et que l'auteur, aurait dû être brûlé avec son livre ; en même temps elles se jetèrent sur le chimiste qui fut trop heureux de trouver la porte pour se soustraire à leur vengeance.

—00000000—

Clovis, écoutant S. Remi qui lui lisait la passion, s'écria : que n'étais-je là avec mes francs pour le venger.

—00000000—

Le père Bouhours, toujours grammairien, sentant approcher sa fin dit à ceux qui étaient autour de son lit : "Je *vàs*, ou je *vais* bientôt mourir, car l'un ou l'autre se dit."